



oo 76



3258.

Leitzkau

B. N. 10.
Monsieur.

(Alexandre - Guillaume
Monsieur de)

B. Hoff
LA NOUVELLE
ECOLE
DES FEMMES,

COMEDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

Alexandre G. de

Mr. DE MOISSY.



and. Hoff
A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conti, à la Charité.

MDCCLXI. *1761*

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LA NOUVELLE
ÉCOLE
DES FEMMES
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE
MELT
PAR
M. DE MOISSEY



PARIS
Chez Ponceur fils, Quai de Conti, à la Colonne.

MDCCLXII
chez Agathe de France, à la Colonne.





A MADAME
LA MARECHALE
DE LUXEMBOURG.

MADAME,

L La Nouvelle Ecole des Femmes,
que j'ai l'honneur de vous pré-
senter, vous a plu à la lecture
que vous m'avez permis de
vous en faire; dès ce moment, je me
suis rassuré sur le sort de cette Comédie;
c'étoit déjà une réusfite pour elle, que
A 2 d'avoir

ACTEURS
MELITE, femme de S. Land. M. Canton.
LA NOUVELLE
S. Land. M. Rochard.
ECOLE
MARTON.
DES FEMMES,
M. Degrand.
COMEDIE,
INETTE.
En trois Actes.

Par Mr. DE MOISSY.
La petite Laphais habille en
Holland M. Foulquier.



A C T E U R S.

MELITE, femme de S. Fard, *M^{lle} Catmon.*

LAURE. *M^{de} Favart.*

S. FARD, mari de Melite, *M. Rochard.*

LE CHEVALIER DES USAGES *M. Baletty.*

MARTON, suivante de Melite, *M^{de} de Hesse.*

FINETTE, suivante de Laure, *M^{lle} Desglands.*

FRONTIN, valet de S. Fard, *M. de Hesse.*

Un petit Laquais habillé en

Hussard *M. Foulquier.*

*La Scene est à Paris dans l'appartement de
Melite ou dans celui de Laure.*



LA NOUVELLE
ECOLE DES FEMMES,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'Appartement de Melite. C'est un Sallon où il y a quelques Fauteuils.

SCENE I.

MARTON, FRONTIN.



FRONTIN.

Marton ne veut donc pas m'écouter?

MARTON.

Non, va, va trouver ta Finette.

FRONTIN.

Je n'ai point de Finette, te dis-je, je n'ai qu'une Marton que j'aime de la meilleure foi du monde.

MARTON.

Oui, comme ton maître aime ma maîtresse, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Quelle comparaison! Ton injustice est criante; mon maître est un époux à la mode qui néglige sa femme pour une maîtresse, cela est tout simple; & moi je suis un amant soumis & tendre qui néglige tout pour Marton.

MARTON.

Oh! vraiment, si je t'écoute, tu auras toujours raison; mais je parierois que tu en dis autant à Finette, quand tu vas chez sa maîtresse avec ton perfide maître; aussi sois sûr que je n'en suis pas la dupe.

FRONTIN.

Autre injustice! S. Fard rend des visites à la charmante Laure; comme son homme de confiance, je suis obligé de l'y accompagner; il marche devant, je marche derrière; il arrive chez elle; je lui demande à quelle heure il en sortira, il me le dit; je passe fierement devant Finette presque sans la regarder; je reviens
à tou-

à toutes jambes auprès de toi te donner le tems que mon maître employe auprès de Laure; je retourne le chercher toujours plus tard qu'il ne m'a dit, mais toujours plutôt qu'il ne quitte sa Belle, car il n'a jamais fini; je le donne au diable de me faire attendre sans y rien gagner; ç'a, en conscience, puis-je mieux me comporter? Voyons.

MARTON.

Sans doute tu le peux; tu es le conseil privé de S. Fard, tu sçais le chagrin que la pauvre Melite ressent de sa conduite; ne devrois-tu pas employer le pouvoir que tu as sur l'esprit de son mari, pour le ramener à la femme la plus tendre & la plus aimable? Monstre! Tu fais tout le contraire, tu applaudis à l'inconstance de ton maître, tu le fers dans l'exécution, & tu veux que je t'aime? Tu veux que je croie...

FRONTIN.

Marton, doucement; d'abord tu t'égares sur mes qualités, je ne suis que le valet de S. Fard; j'ai quelque empire sur son esprit, j'en conviens: mais va-t-il jusqu'à disposer de son cœur? Crois-tu qu'en fait d'amour un valet puisse, à son gré, changer les inclinations de son maître, le ramener comme il veut, & à qui encore? A sa femme! Bagatelle!

A 5

MAR-

MARTON.

Mais à tout hasard, qui t'empêche d'y travailler?

FRONTIN.

Le ridicule de l'entreprise; s'il étoit question de lui donner une autre maîtresse que celle qu'il a, je m'en chargerois bien, il est facile, il me croit volontiers; mais vouloir lui faire quitter une personne qu'il aime, pour le faire revenir à sa femme qu'il n'aime plus; allons, allons, cet arrangement n'est pas proposable, & je mériterois d'être chassé comme un sot, si j'avois l'impertinence d'en ouvrir l'avis.

MARTON.

Oh bien, si cet arrangement n'est pas proposable, cesse donc de m'étourdir de ton amour.

FRONTIN.

Pourquoi cela?

MARTON.

C'est que j'ai arrangé, moi, que jamais Marton ne fera à Frontin, si S. Fard ne revient à Melite.

FRONTIN.

La belle alternative! Me voilà joli garçon maintenant! D'un côté . . . Mais j'aperçois Melite; son air triste m'annonce qu'elle vient
s'amu-

s'amuser avec toi à regretter le cœur de son mari; voilà l'heure où il sort. Adieu, Démon, que l'enfer inspire pour me rendre le plus lutiné de tous les amans.

MARTON.

Tout comme tu voudras; mais pense que c'est mon dernier mot.

FRONTIN.

Soit. Je vais donc voir quel sera le mien.

(Il sort.)

SCENE II.

MELITE, MARTON.

MELITE *tristement.*

Approche-moi ce fauteuil... (Elle s'assied)
N'est-ce pas Frontin que je viens de voir?

MARTON (*sur le ton de Melite.*)

Oui, Madame.

MELITE.

T'a-t-il dit où il alloit?

MARTON.

Il va trouver son maître qui est prêt à sortir.

ME-

MELITE.

Il est prêt à sortir? . . . Il va chez Laure, sûrement. Ah, Marton!

MARTON.

Eh bien, Madame! Pourquoi vous chagriner toujours pour un perfide mari qui ne vaut pas le moindre de vos soupirs? . . . Car je vous entens . . .

MELITE.

Si tu m'entens, plains-moi, & ne me donne aucun conseil; je ne suis point en état d'en profiter.

MARTON.

Quelle idée! En vérité, Madame, votre chagrin n'est pas raisonnable: écoutez-moi, si je ne vous en guéris pas, au moins je le soulagerai.

MELITE.

Soit, dis tout ce que tu voudras.

MARTON.

Est-il possible, à votre âge, avec toutes les graces qui ajoutent à votre beauté, avec la connoissance que vous avez déjà du monde, que vous vous laissiez mourir de langueur, pour qui? pour un mari! En vérité, Madame, dans le siècle où nous vivons, votre état n'est pas croyable, ou si on l'examinait de près,
pour

pour le croire, on n'en soupçonneroit pas votre cœur; on s'en prendroit à votre esprit, & cette foiblesse passeroit pour une simplicité qui n'est point tolérable dans une femme aussi charmante que vous.

MELITE.

On prendra ma foiblesse pour ce qu'on voudra, Marton, mais je n'en suis pas la maîtresse: voilà mon excuse.

MARTON.

Vous n'en êtes pas la maîtresse!... Dites plutôt que vous ne voulez pas l'être; vous ne faites rien pour cela.

MELITE.

Que veux-tu que je fasse? Tout le monde m'ennuye, je vois que j'ennuye tout le monde; mon chagrin seul m'affecte, & je m'en occupe... S. Fard pourra quelque jour me rendre plus de justice.

MARTON.

Madame, n'attendez pas cela, & dès aujourd'hui rendez-lui plus de justice vous-même. Toutes les femmes qui sont dans le cas où vous êtes, meurent-elles de chagrin? Quelle désolation! Quel bouleversement ce seroit dans Paris, si Messieurs les Maris qui se donnent les airs de se comporter comme le vôtre, at-

tri-

tristojent leurs femmes au point d'en faire des recluses comme vous l'êtes depuis deux mois, les meilleures maisons seroient abandonnées, il faudroit désertter cette première Ville de l'Europe: mais heureusement qu'elles ne pensent pas toutes comme vous; leur raison y met bon ordre.

MELITE.

Si elles aimoient autant que moi, ma chere enfant, elles penseroient de même.

MARTON.

Madame, encore un coup, croyez-moi, on n'aime qu'autant qu'on le veut bien un objet dont on n'est point aimé. Je suis bien cloignée de vous donner de mauvais conseils contre un mari qui vous néglige sans raison, mais si j'étois à votre place . . .

MELITE.

Eh bien, que ferois-tu?

MARTON.

Ma foi, tout ce qu'il faudroit pour ne point m'appercevoir de son inconstance. Que sçavez-vous? cela le corrigeroit peut-être; on en a ramené plus d'un par ce moyen, tout commun qu'il est: mais voici M. le Chevalier qui va sans doute vous en dire davantage; joignez ses avis

avis aux miens, & vous verrez que votre mal n'est point incurable.

MELITE.

Quel profit veux-tu que je fasse des avis de l'homme du monde que je méprise le plus? Lui seul est cause du dérangement de mon mari; avant qu'il vint ici, S. Fard m'aimoit tendrement, j'étois heureuse; le Chevalier est un monstre que je déteste.

MARTON.

Il est vrai qu'il est de la plus adroite & de la plus dangereuse espèce.

SCENE III.

MELITE, LE CHEVALIER,
MARTON.

LE CHEVALIER.

Quoi! toujours seule vis-à-vis de Marton, Madame? Est-ce misantropie, ou traitez-vous ensemble une matière inépuisable?

MARTON.

Oui, Monsieur, nous faisons votre éloge.

LE CHEVALIER.

Mon éloge? En ce cas, je ne suis pas de trop; pour le rendre complet, je vous fournirai, si
vous

vous voulez, quelques anecdotes de ma vie privée, quelques singularités de ma façon de penser qui vous donneroient encore plus d'idée de moi que vous n'en aviez.

MELITE.

Sans-doute, Monsieur, que vous n'oublierez pas, dans ces belles anecdotes, tous les soins que vous prenez pour m'enlever S. Fard, & le faire voler de plaisirs en plaisirs aux dépens de ce qu'il me doit.

LE CHEVALIER.

Ah, Nous y voilà! Quelle prévention sur mon compte! Vous ne vous ôterez donc jamais de l'esprit, que c'est moi qui vous ai enlevé votre mari; mais, Madame, S. Fard est bien maître, je crois, de faire tout ce qu'il juge à propos; il aime la gaité, le plaisir: y-a-t-il quelque chose de mieux? Est-ce ma faute, si vous n'en faites pas autant de votre côté, si vous vous plaisez à gémir dans des regrets qui n'ont pas le sens commun? En vérité, pour une jolie femme, vous êtes bien la dupe de je ne sçai quel sentiment, petit préjugé proscriit par l'usage, qui ne ressemble à rien; oui, d'honneur, qui ne ressemble à rien, & qui prend si fort sur vous, que vous ne ressemblez à rien vous-même, si vous n'y prenez garde.

Eh!

Eh! Vivez, Madame, vivez; jouissez de l'heureuse liberté que votre mari vous laisse, & vous ne vous comporterez que comme toutes nos femmes aimables, qui sont au moins de moitié dans les plaisirs qu'elles nous procurent.

MARTON.

Ne vous le disois-je pas, Madame? Monsieur le Chevalier sçait bien ce qu'il fait, il dérange les maris, mais c'est pour avoir à en consoler les femmes.

MELITE *au Chevalier.*

Après les pernicious conseils que vous avez donnés à S. Fard, je n'ai point d'avis à recevoir de vous, Monsieur; & si je daigne encore vous parler, ce ne sera que pour vous en faire les plus vifs reproches.

LE CHEVALIER.

Des reproches... Ah! Je vous entens... Vous voulez parler de l'attachement qu'il a pour cette charmante Laure... Madame, il sera très-aisé de me justifier à vos yeux, & quand vous sçauvez comme l'arrangement s'est fait... Enfin, je vois bien qu'il faut, malgré moi, vous rendre cette affaire au vrai; ma qualité de galant homme est compromise, songez-y, Madame, cela va m'arracher des vérités que je vous cacheis pour ménager votre

B

déli-

délicatesse: vous le voulez, eh bien . . . Voici l'histoire.

SCENE IV.

MELITE, LE CHEVALIER,
S. FARD, FRONTIN,
MARTON.

S. FARD *sans voir Melite.*

Ah! Te voilà, Chevalier; il y a une heure que je t'attens, j'ai pensé m'en aller sans toi . . . (*Il aperçoit Melite.*) Mais, Madame, avant que de sortir, j'ai voulu sçavoir comment vous vous portiez. Bonjour, Marton. (*Marton salue.*)

MELITE.

Non, S. Fard, vous cherchiez le Chevalier, sa visite m'a valu la vôtre; malgré les raisons que j'ai de me plaindre de lui, c'est au moins une obligation que je lui ai.

S. FARD *au Chevalier.*

Veux-tu que je te mène quelque part?

LE CHEVALIER.

Moi, mon cher, j'ai mon carosse là-bas, & mille courses à faire que je veux expédier aujourd'hui.

S. FARD.

S. FARD.

Eh bien soit, j'ai quelques affaires aussi, je te laisse avec Madame... *(Il sort & revient.)*

A propos, tu ne manqueras pas ce soir...

LE CHEVALIER.

A quoi?

S. FARD.

As-tu déjà oublié?... Ecoute. *(à Melite.)*
Madame, permettez-vous?

MELITE, *pendant qu'il parle à l'oreille du Chevalier.*

Eh! Monsieur, à quoi servent tant de petits détours pour me cacher vos démarches que je devine de reste?

S. FARD.

Madame, il n'est question que d'un rendez-vous à l'Opera.

MELITE.

Qui fera suivi d'un petit souper chez Laure?

S. FARD.

Il n'y a rien de décidé, Madame.

LE CHEVALIER.

Non; mais les femmes se plaisent à faire aller leur esprit toujours plus loin qu'il ne faut; on a beau éviter de les chagriner, elles se chargent elles-mêmes de ce soin.

MARTON.

Monsieur le Chevalier n'aime pas que l'on devine.

FRONTIN.

Il a raison, cela embarrasse tout le monde, & il n'en est ni plus ni moins.

S. FARD.

Pour vous faire voir, Madame, que vous vous trompez, je souperai ici, si cela vous fait plaisir.

MELITE.

Vous le savez le plaisir que cela me feroit; mais vous n'ignorez pas aussi que je ne le desire qu'autant qu'il sera réciproque.

S. FARD, *embarrassé.*

Je sens toute la délicatesse de cette façon de penser, mais... Vous pouvez être engagée à souper en ville, & je dérangerois...

MELITE.

Oui... Monsieur... ne dérangez rien, je connois le prix de toutes vos attentions.

S. FARD.

On m'attend chez mon Notaire pour finir une affaire qui vous regarde, Melite; je ne peux rien négliger quand il s'agit de vos intérêts; si je vous quitte, c'est pour vous servir, au moins dans ce moment-ci, je suis excusable.

MAR-

LE

LE CHEVALIER *frappe sur l'épaule de*

S. Fard.

Ma foi, Madame, convenez qu'à quelque petite chose près, vous avez dans S. Fard le meilleur mari du monde.

S. FAIRD.

Adieu, Madame, si, malgré moi, je vous cause quelques chagrins, rendez-moi pourtant la justice de croire que je suis toujours votre meilleur ami; ne ménagez rien pour vous amuser, vous sçavez que c'est mon intention... A ce soir, Chevalier... Suis-moi, Frontin. *(S. Fard & Frontin sortent; ce dernier fait quelques signes à Marton, qui lui fait la mine.)*

SCENE V.

MELITE, LE CHEVALIER,
MARTON.

MARTON *les regardant sortir.*

Bon voyage. *(à Melite.)* Voilà donc tout ce que vous en aurez jusqu'à demain matin; encore a-t-il fait un extraordinaire aujourd'hui; il y a long-tems qu'il ne vous en a tant dit.

MELITE au Chevalier.

Eh bien, Monsieur, croyez-vous que je vous aye beaucoup d'obligation d'avoir jetté mon mari dans ce train de dissipation, qui le fait vivre pour toute autre que pour moi?

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, n'allons pas si vite: revenons à l'histoire que je voulois vous conter, & vous verrez si c'est à moi ou à lui-même, à qui vous devez vous en prendre.

MELITE.

Voyons donc... (*Ils assèyent.*)

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, si je vous apprends des choses, qui pourront vous déplaire.

MELITE.

Il n'importe. D'abord, dites-moi au vrai ce que c'est que cette Laure?... Vous la connoissez?

LE CHEVALIER.

Si je la connois! Qui, Madame, & beaucoup.

MELITE.

Je le crois. Eh bien!

LE

LE CHEVALIER.

Eh bien, Madame, Laure est une de ces personnes, à qui les charmes de la figure, l'enjouement de l'esprit & la variété des talens, donnent droit de prétendre à un rang dans le monde, qui, sans être marqué absolument, ne leur est pas tout-à-fait refusé; noblesse de procédés, aisance de politesse, décence de maintien, tout cela les met de pair avec les femmes du meilleur ton, & amène à leurs genoux tout ce que la Cour & la Ville nous offrent de plus exquis.

MELITE.

Ah! Chevalier, doucement, estimez votre Laure, tant qu'il vous plaira, mais que ce ne soit point aux dépens des femmes, dont l'état décidé ne peut supporter ce parallèle: Laure est aimable, a des talens, je le veux bien; mais Laure est encore jeune, tient une maison, fait beaucoup de dépense, ne voit que des hommes fort riches & du plus haut étage, n'est point mariée; vous sçavez mieux que moi, comment cela s'appelle.

LE CHEVALIER.

Je sçais comme vous, qu'on peut prêter un mauvais côté aux liaisons les plus innocentes, & c'est ce qui vous arrive ici par une prévention mal entendue.

MELITE.

Encore petit préjugé, n'est-ce pas? Prouvez moi cela, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Rien de plus aisé.

MARTON.

Allons, Monsieur le Chevalier, courage, faites nous en une Vestale, une Vestale de votre façon doit être fort plaisante.

LE CHEVALIER.

Je ne sçais, Marton, mais au moins elle ne croira jamais le mal qu'elle ne le voye. (*à Melite.*) Pour vous satisfaire, Madame, entrons dans le détail. Que reprochez-vous à Laure? Elle est aimable, dites vous; n'est-ce pas bien fait à elle, & est-ce à vous, Madame, à lui faire un défaut d'une qualité que vous possédez plus que personne?

MELITE.

Je vous remercie de la galanterie, mais point de comparaison.

LE CHEVALIER.

Elle a des talens! D'accord, mais ces talens ne sont point avilis par l'usage qu'elle en fait. C'est pour le bonheur des personnes qui la connoissent, que l'art, chez elle, a sçu embellir la nature; & comme les talens sont des faveurs,
que

que la nature fait à peu de personnes, elle les charge d'en amuser par forme de dédommagement celles à qui elle les refuse. Laure est jeune, ajoutez vous : Grand défaut, j'en conviens, mais c'est le seul que les femmes pardonnent, elles sçavent qu'il ne dure pas. Laure fait beaucoup de dépense & tient une maison ! Il est vrai, mais elle est riche, & sa richesse n'est point le fruit du déshonneur. Un vieux garçon fort opulent prêt à l'épouser, mourut sans parens; il a laissé à sa maîtresse, tout le bien que huit jours plus tard il auroit laissé à sa femme; depuis quand est-il défendu à l'Amour d'être aussi généreux que l'Hymen ? Laure ne voit que des gens fort riches & du plus haut étage ! Sans doute, ce sont eux avec qui elle peut mettre son mérite dans le plus beaujour; c'est un tableau fini qui a besoin d'être vû par des connoisseurs. Enfin elle n'est point mariée ! Quelles entraves vous mettez à votre bonheur, Mesdames, si vous ne pouvez jouir honnêtement de quelques années de votre vie, sans la perte de votre liberté !

MELITE.

La voilà justifié en général, on ne peut pas plus adroitement; mais j'en reviens à ce qui me touche en particulier : comment la justifierez-vous de s'attacher Saint Fard depuis deux

mois, au point qu'il n'existe plus que pour elle, si elle prétend à l'estime de Saint Fard, prétend-elle aussi à celle de sa femme?

MARTON.

Oh! Surement cela ne l'inquiète guère.

LE CHEVALIER.

Voilà, Madame, l'endroit critique de ce que j'ai à vous apprendre, & vous allez rendre justice vous-même à Laure, quand vous sçauvez ce que, pour votre repos, il ne faudroit pas me forcer de vous dire.

MELITE.

C'est une façon de me donner plus d'envie de l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Madame, pour vous y préparer, sçachez donc que Laure n'a ni les raffinemens de la coquetterie, ni les artifices de l'infidélité, ni les noirceurs de la perfidie; la liberté, l'amour, & la philosophie chez elle se tiennent par la main, c'est une ame noble, mais sensible, qui se livre avec décence à toute la vivacité de ses goûts, & qui sçait allier la dignité des sentimens les plus respectables, avec l'extérieur de la conduite la plus galante.

ME-

MELITE.

Vous me faites un être de raison, Chevalier, au lieu d'un portrait ressemblant; mais je veux bien le croire tel, où cela nous mene-t-il?

LE CHEVALIER.

A vous persuader aisément, que Laure est incapable de chercher à former des liens avec quelqu'un, qu'elle sçauroit en avoir de tout formés.

MELITE.

Quoi! Vous voulez me faire entendre qu'elle ignore que Saint Fard est marié?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, elle l'ignore, & je vous suis garant que si-tôt qu'elle le sçaura vous n'aurez plus à vous en plaindre.

MELITE.

Elle ne sçait pas qu'il est marié! Saint Fard auroit eu la foiblesse....

LE CHEVALIER.

J'en suis un peu la cause, voici comment cela s'est fait; j'étois à l'Opéra dans la loge de Laure, Saint Fard qui ne la connoissoit que de vûe, vint m'y joindre, y resta quelques instans, trop enfin puisqu'il me demanda par grace de le présenter à Laure, dès le lendemain. J'aimois Laure, je me flattois de quelque retour, mais
je

je n'ai pu refuser à l'amitié que j'ai pour Saint Fard une grace dont je ne prévoyois pas les conséquences. Je fis plus, je le servis contre moi-même, en lui conseillant de s'annoncer pour garçon, aux yeux de Laure, Saint Fard s'y prêta malgré lui, Madame, je lui dois cette justice, & cette fatale visite enfantée par la curiosité a produit deux maux pour un, elle vous a enlevé le cœur de Saint Fard, & à moi celui de Laure. (*Il approche de Melite.*) Quand ma complaisance pour un ami a fait votre malheur, jugez si je suis à plaindre, moi qui ne désireroit que de vous donner des preuves de la plus respectueuse & de la plus tendre estime, moi qui voudroit aux dépens de ma vie... (*Melite se lève.*) Au reste, Madame, quoique plus coupable, nos chagrins sont pareils, nous devons nous concilier pour les adoucir.

MELITE *d'un ton froid.*

Et comment! Si vous plaît.

LE CHEVALIER.

Faites moi raison d'une maîtresse inconstante, & je vous ferai raison d'un mari perfide qui d'un seul soupir a sçu trahir l'Hymen, l'Amour & l'Amitié.

MELITE.

Vous prenez ma vengeance trop à cœur, Monsieur; je vous remercie de votre confiance

dence

dence sur l'histoire de Laure, je n'en abuserai ni auprès de mon mari, ni auprès d'elle: mais je me charge toute seule du soin de remédier à ma douleur.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame, quand tout nous autorise à nous plaindre ensemble

MELITE.

Encore une fois, Monsieur, nos intérêts sont si divisés dans cette aventure, que je vous prie très-sérieusement de ne m'en plus parler; laissez-moi le soin de ma consolation, & pourvoyez ailleurs à la vôtre.

LE CHEVALIER.

Allons, Madame, on vous laisse dans ce cruel état malgré la part qu'on y prend: mais, de grace, réfléchissez un peu à la situation où se trouvent nos deux cœurs, & vous connoîtrez peut-être qu'ils ne sont dans le cas, ni de se désespérer ni de se craindre, adieu. (*à part.*) Je n'ai plus de ressource que dans l'amusement qu'elle pourra prendre à la fête que je lui prépare ici, ne ménageons rien pour la rendre agréable.

(*Il sort.*)

SCENE

SCENE VI.

MELITE, MARTON.

MARTON.

Eh bien! Madame, voilà une belle occasion de vous venger comme vous voyez.

MELITE.

Y pensez-vous, Marton?

MARTON.

Oui, Madame, j'y pense; je sçais bien que vous n'êtes pas dans le goût d'en faire usage, je connois trop Melite pour en douter: mais si le Chevalier n'est point fait pour surprendre votre cœur, au moins vous a-t-il ouvert un avis dont votre esprit doit se servir contre le perfide S. Fard.

MELITE.

Quel est-il?

MARTON.

N'avez-vous pas remarqué qu'il vous a dit que votre mari a été présenté à Laure comme garçon, & que si Laure sçavoit...

MELITE.

Oui, Marton, cela ne m'est point échapé; mais je n'ai garde d'employer cette ressource, j'arracherois Laure à S. Fard sans le ramener à moi,

SCENE

à moi, il s'en vengeroit bientôt avec une autre, & je n'aurois qu'un chagrin de plus; c'est de mériter sa haine, en me présentant à son esprit comme une de ces femmes dont la jalouſe méchanceté a plus de plaisir à rendre leurs maris publiquement odieux, qu'à les rapeller à leurs devoirs par des ſoins particuliers.

MARTON.

Voilà qui eſt très-bien dit: mais c'eſt avec tous ces ménagemens-là qu'une pauvre femme gémit en ſecret & périt de langueur pour un ingrat qui ne ménage rien; au reſte, Madame, ce ſont vos affaires, ſoyez malheureuſe puiſque c'eſt votre dernier mot.

MELITE.

Non, Marton, ma tendreſſe plus que la vengeance m'inspire un moyen de me rendre S. Fard. Je veux voir Laure. Au portrait avantageux que le Chevalier m'en a fait, je trouverai peut-être quelque choſe de vrai, & pour peu qu'elle ait dans le cœur quelqu'une de ces qualités qu'il m'a détaillées, je veux, ſans lui faire connoître ni qui je ſuis, ni quel intérêt m'anime, la conſulter ſur le parti que j'ai à prendre. Ces agréables femmes connoiſſent mieux les cœurs des hommes que nous; la façon dont elles les ſubjuguent en eſt une preuve;

preuve; peut-être m'ouvrira-t-elle quelques avis dont je pourrai profiter.

MARTON.

Madame, c'est aller crier au secours à la porte de son ennemi: je crois bien qu'ignorant qui vous êtes, Laure ne vous traitera pas de même; mais sûrement elle appliquera à votre chagrin tel remède dont vous ne voudrez pas user.

MELITE.

N'importe, je veux voir de près comment ces charmantes personnes s'y prennent pour être si redoutables & rendre les hommes si constans.

SCÈNE VII.

MELITE, MARTON,

FRONTIN.

MELITE.

Ah! Frontin, approche. Où est ton maître?
Mais parle vrai.

FRONTIN.

Mon maître... Madame, il vient d'entrer chez votre Notaire, d'où il ne sortira que dans deux heures.

ME-

MELITE.

Il n'est donc sûrement pas chez Laure?

FRONTIN.

Non, d'honneur, il ne doit s'y rendre que sur les six heures, à l'ordinaire.

MELITE.

Allons, Marton, ce tems m'est favorable; je veux exécuter mon projet, sans perdre un instant.

MARTON.

Je souhaite qu'il réussisse: mais il est bien singulier.

FRONTIN à Marton.

Ne peut-on sçavoir? . . .

MARTON.

Paix.

FRONTIN.

Me voilà bien instruit,

Fin du premier Acte.



C

ACTE

ACTE II.

Le Théâtre représente la Salle de compagnie de Laure, où l'on a dressé une Toilette; on y voit un Clavessin, des Fauteuils, une Guitarre sur un Sopha & une Bibliothèque.

SCENE I.

LAURE, FINETTE.

LAURE *arrive avec un papier de musique à la main, dont elle va chercher sur son Clavessin le vrai ton, elle en frédonne le commencement, puis elle va s'asseoir vis-à-vis du miroir, jette le papier sur la Toilette & dit:*

Allons, mon enfant, finissons donc cette Toilette, elle commence à m'ennuyer.

FINETTE.

Mais, Madame, comment voulez-vous que je la finisse, vous êtes toujours en l'air.

LAURE *reprend le papier de musique, prélude & dit:*

Que veux-tu? S. Fard vient de m'envoyer des paroles charmantes, animées de la plus jolie
mu-

musique du monde, oh! Je veux absolument les sçavoir quand il viendra, c'est son ouvrage, il mérite cette attention.

(Elle chante.)

Si nous voulons dans le tendre mistère,
Sçais-tu, Finette, qu'il est aimable?

FINETTE.

Oui, Madame; mais que ne me dites-vous tout d'un coup qu'il est aimé? Vous en seriez quitte, puisqu'enfin il faut bien que je le sçache.

LAURÉ.

Finette, n'allez pas si vite, je le distingue & voilà tout; il a les mœurs douces, l'esprit riant, les façons nobles & aisées; pour le cœur, je lui crois le meilleur du monde; & dans le vrai, si jamais je faisois la folie de me marier, je voudrois trouver dans mon vainqueur toutes les qualités que je trouve dans S. Fard,

FINETTE.

* Madame, n'allez pas si vite, S. Fard a envie de vous plaire, voilà peut-être à quoi se réduisent ses belles qualités; vous ne le con-

C 2

nois-

* Pendant ce couplet Laure s'apprend l'air qu'elle tient noté.

noissez pas depuis assez longtems pour sçavoir si tout ce mérite est bien à lui; ignorez-vous que les hommes sont charmans quand ils se sont mis dans la tête de le paroître; mais souvent qu'est-ce que cela dure? Le tems qu'il faut pour nous tromper... Ainsi... mais... Madame, ce que je vous dis, vaut mieux que votre chanson, & vous ne m'écoutez pas!

LAURE *chante.*

Si nous voulons dans le tendre mistère
Etre bien servis par l'amour.

(Elle se regarde dans le miroir & dit:)

Tu as dit là de fort-bonnes choses; mais comme je les sçais mieux que toi, & que je ne sçais pas ma chanson, mon attention lui donne la préférence.

(Elle chante.)

Près de l'Objet qui sçait nous plaire,
Employons tout pour plaire à notre tour.

(Elle se leve.)

J'ai fait ce matin bien des réflexions, Finette, elle me donneroient de l'humeur si j'étois capable d'en prendre.

(Elle

(Elle va se mettre sur un Sopha & chante
l'Air qui suit.)

Faut-il perdre sa liberté
Quand il n'est plus de bien sans elle?
Faut-il être toujours cruelle?
Et ne vouloir paroître belle
Que pour servir la vanité?

(Elle revient à sa Toilette.)

FINETTE.

Eh bien! Madame, peut-on sçavoir où elles
vous ont conduites ces réflexions?

LAURE.

Finette, je crois que j'ai envie de me
marier.

FINETTE.

Ah Ciel! vous laissez-vous d'être heureuse?

LAURE.

Heureuse! Le suis-je? Oui à beaucoup d'é-
gards; mais ma conduite, toute honnête qu'elle
est, me laisse-t-elle jouir d'une réputation bien
entière? L'estime publique est quelque chose,
Finette; ces hommes qui viennent me faire
leur cour par pur amusement d'esprit, n'ont-ils
pas l'air de prétendre à mon cœur! Sçais-je
jusqu'où va le mal que pensent de mon amour
pour ma liberté ceux qui ne me connoissent

que de nom, tandis que ceux qui viennent chez moi me méfestiment peut-être très-respectueusement, & ont la fausse idée de croire qu'un d'eux est plus heureux que les autres?

FINETTE.

Voilà vraiment, Madame, de tristes réflexions; mais pour les détruire d'un mot, dites-moi, quand un mari vous aura en propriété, ne verrez-vous plus personne?

LAURE.

Ah! Finette, j'aime le monde, & le mariage ne changera point mon goût.

FINETTE.

Eh bien, Madame, alors on tiendra de vous les mêmes propos que vous craignez, & vous n'aurez peut-être acquis de plus, que le désagrément d'avoir des comptes à rendre à un maître qui pourra vous sacrifier sur des discours calomnieux ou de fausses apparences.

LAURE.

Tu me tranquillises; allons, je n'y pense plus.

FINETTE.

Vous n'y pensez plus, Madame? Vous vous trompez.

LAU-

LAURE.

Comment?

FINETTE.

Oui, je gage qu'il y a du S. Fard dans cette idée de mariage qui vous a prise si subitement.

LAURE.

Bon! Vas-tu me persuader que je l'aime?

FINETTE.

Je ne sçais, mais vous faites tout ce qu'il faut pour lui paroître aimable, & c'est-là une de nos plus sincères déclarations d'amour.

LAURE.

Encore! Ah tu m'excèdes, Finette; pour te dérouter de ce verbiage moral, chantons ce Duo Italien que je t'ai appris.

FINETTE.

De l'Italien! Allons, dans vos petits chagrins c'est votre grande ressource.

(Elles chantent un Duo Italien de Monsieur RUGE. Ah! pieta &c.)

C 4

SCENE

SCENE II.

LAURE, FINETTE, un petit
Laquais habillé en Huffard.

Le petit LAQUAIS.

Une Dame demande, Madame, si elle peut
vous parler en particulier.

FINETTE.

Est-ce qu'elle n'a point de nom, cette
Dame?

LE LAQUAIS.

Je crois que si, mais elle ne l'a pas voulu
dire.

LAURE.

Quel air a-t'elle?

LE LAQUAIS.

Madame, elle n'est pas tout-à-fait si belle
que vous, mais il ne s'en faut guere, & c'est
une Dame de mérite, car elle est descendue
d'un beau carosse qu'elle vient de renvoyer.

LAURE.

Faites entrer.

(Le petit Laquais sort.)

FI-

FINETTE.

Et votre Toilette?

LAURE.

Voyons ce que me veut cette femme;
nous la finirons après.

SCENE III.

LAURE, MELITE, FINETTE.

MELITE.

Madame, je ne suis point connue de vous;
mais votre réputation & une raison qui
m'est personnelle, m'ont déterminée à risquer
cette visite, dont je vous prie de me pardonner
l'importunité.

LAURE.

Madame, des personnes comme vous ho-
norent beaucoup & n'importunent jamais; au-
rois-je le bonheur de vous être utile à quelque
chose?

MELITE.

Oui, Madame, & de la plus grande utilité.
Il ne s'agit pas moins que du repos de ma vie.
Je viens vous consulter sur les moyens de me

le procurer, comme la seule personne en état de me rendre ce service par vos bons avis.

LAURE.

En ce cas, Madame, vous serez satisfaite autant que cela peut dépendre de moi.

(Finette avance deux fauteuils.)

FINETTE à Laure.

Que dites-vous de ce début?

LAURE à Finette.

Il m'intéresse: cette femme prévient en sa faveur, & pour la mettre à son aise, je vais te renvoyer.

(à Melite.)

Vous avez un fauteuil, Madame: Finette, laissez-nous.

(Finette sort.)

SCENE IV.

MELITE, LAURE *(assises.)*

MELITE.

Je vais hasarder sans doute de vous paroître ridicule en vous détaillant mes chagrins; j'ai un mari, Madame, dont j'avois le bonheur d'être aimée autant que mon cœur le désiroit: depuis

depuis environ deux mois, je ne trouve plus en lui que des complaisances d'usage, des dehors d'amitié qu'à peine on peut appeller les derniers débris de l'amour; mes justes reproches, mon attachement toujours continuë, loin de le ramener ne font que l'éloigner davantage, & j'ai la douleur journaliere de sentir que son indifférence ne diminue rien de ma tendresse.

LAURE.

Et votre mari, Madame, est-il attaché ailleurs?

MELITE.

Hélas! Oui, Madame.

LAURE.

Tant mieux pour vous, Madame.

MELITE.

Comment?

LAURE.

Oui, Madame, tant mieux; il vous en fera bien plus facile d'en venir à votre but: s'il vous avoit quitté pour ne rien aimer, son cœur en perdant l'habitude du sentiment deviendroit incapable du retour que vous désirez; une dissipation vague & peut-être méprisable étoufferoit en lui tout principe de tendresse; on ne revient point de cet état; & vous auriez l'humiliation
de

de vous voir abandonnée pour rien, au lieu que dès-qu'il aime ailleurs, ce n'est qu'un moment de préférence à la quelle il peut ne vous sacrifier qu'un tems; c'est-à-vous à ne rien ménager pour que ce tems soit le plus court qu'il vous fera possible.

MELITE.

Ah! Madame, vous me tranquillisez déjà sur un point qui faisoit mon plus grand chagrin.

LAURE.

Votre confiance, quelque idée que vous ayez de moi, Madame, m'intéresse assez pour que je vous dise sincèrement tout ce que je me dirois en pareil cas: un cœur qui aime tendrement ce que la vertu lui ordonne d'aimer, s'attire toujours une véritable estime, & c'est d'après ce sentiment que je vous ferai part de mes petites réflexions, puisque vous me les demandez.

MELITE.

J'en ai, Madame, le plus grand besoin. Quoique mariée depuis deux ans, j'ai très-peu étudié cette marche qu'il faut sçavoir dans le monde, pour tirer le meilleur parti des positions où l'on s'y trouve; j'ai laissé agir mon cœur sans que mon esprit ait encore pu lui servir de guide; voilà, je crois, ce qui me rend au-
jour-

jourd'hui la victime d'une sensibilité que je ne
sçaurois vaincre.

LAURE.

Cette façon d'être devoit vous rendre ado-
rable aux yeux d'un mari, si les hommes étoient
plus parfaits qu'ils ne sont; mais cela ne leur
suffit pas, & leur imperfection est telle, qu'il
nous faut de l'art pour leur plaire. La belle
nature est trop simple pour des cœurs, qui par
foiblesse aiment la variété jusques dans le bon-
heur même. Je gage que l'objet qui vous en-
leve le cœur de votre mari, sans avoir toutes
vos bonnes qualités, & même sans vous égaler
en beauté, ne vous l'a enlevé qu'avec cet art
que vous ne sçavez pas employer.

MELITE.

Mais . . . Cela pourroit bien être.

LAURE.

Connoissez-vous cette méchante personne-là?

MELITE.

Oui, Madame, & ses graces, son esprit sont
mes plus grands sujets de crainte.

LAURE.

Elle est donc bien redoutable? Quelle espèce
de femme est-ce?

ME-

MELITE.

On me l'avoit peint comme une personne charmante, dont les heureux talens embellissoient la gaité du caractère; j'ai crû ce portrait flatté, la curiosité de voir cette rivale m'a prisé; mais loin de la trouver au-dessous de cet éloge, j'ai le chagrin de découvrir encore en elle d'autres qualités beaucoup plus estimables; des procédés nobles, un esprit éclairé par la raison, une ame généreuse, tout ce qu'il faut pour me faire désespérer de lui enlever le cœur après lequel je cours. Ah! Madame, je ne le vois que trop, mon malheur est sans remède.

LAURE.

Quelle idée! Madame, je pense différemment; pour arracher à votre rivale, ou du moins lui disputer ce cœur après lequel vous courez, vous avez tous les avantages qu'il faut: mais vous ne vous en servez pas apparemment. Attaquez-le avec les mêmes armes, prêtez votre caractère à employer les mêmes enchantemens, & loin qu'elle l'emporte en rien sur vous, vous aurez au-dessus d'elle le pouvoir de la vertu qui fait toujours pancher la balance, quand elle est égale pour tout le reste: vous seriez bien étonnée, si au lieu de condamner votre mari de son inconstance, je vous prouvois que c'est vous qui en êtes la cause.

ME-

MELITE.

J'ai beau m'examiner, Madame, je n'ai rien à me reprocher, & ma conduite est à l'abri du moindre soupçon.

LAURE.

Aussi n'est-ce point à votre vertu à qui j'en veux; c'est au contraire à votre défaut d'adresse, défaut qui maintenant fait le malheur de bien des femmes de mérite.

MELITE.

Voyons, Madame, je vous écoute avec un vrai plaisir.

LAURE.

Un cœur, Madame, est moins difficile à acquérir qu'à conserver. Après le fatal *oui*, une femme croit n'avoir plus rien à faire que d'être affectueuse, caressante, douce, égale, & fidelle; elle a raison jusqu'à un certain point: ces qualités doivent faire le fond de son caractère, elles ne manqueront pas de la faire estimer de tout le monde: mais ce n'est pas assez dans nos mœurs; si elle désire de fixer le cœur de son mari, elle a besoin d'adresse, d'un peu de manège, de beaucoup de gaité contrastée suivant les occasions, avec une nuance de caprice & d'inégalité.

ME-

MELITE.

Vous pouvez avoir raison : mais comment en venir là, quand naturellement . . .

LAURE.

Maîtrisez votre penchant, quittez ce ton malheureux & plaintif qui engage votre mari à aller chercher de la gaité ailleurs ; rendez-lui votre maison agréable, votre société amusante, jetez de la variété dans votre façon de plaire, tâchez d'être à ses yeux plusieurs femmes à la fois, multipliez-vous enfin au lieu de vous anéantir, pour ainsi dire, dans l'objet aimé.

MELITE.

Voilà bien des choses que vous me conseillez. Effectivement je sens tout le fruit qu'une femme en peut tirer : mais, Madame, la pratique m'en fera difficile ; & si avec votre juste théorie, il se présentait sous mes yeux quelque exemple bien frappant de cet art que je crois, comme vous, nécessaire, je pourrais . . .

LAURE *se lève.*

Je vous demande pardon, Madame, j'entens un carosse entrer dans ma cour, peut-être ne voulez-vous pas être connue, je vais sçavoir si c'est pour moi. *(Elle sonne.)*

MELITE.

Que cette attention est obligeante!

SCÈNE

SCENE V.

MELITE, LAURE, FINETTE.

LAURE à *Finette*.

Voyez qui est-ce qui arrive-là,

FINETTE,

C'est S. Fard, Madame.

LAURE à *Melite*.

Quel parti voulez-vous prendre? C'est un garçon fort estimable, qui vient quelquefois me faire visite.

MELITE *embarrassée*.

Ah! Madame, il pourroit par hazard me connoître, & je serois au désespoir que quelqu'un... Je ne sçais...

LAURE.

Il me vient une idée. Vous voulez, dites-vous, joindre un exemple à la théorie que je viens de vous détailler; l'arrivée de S. Fard est précisément votre affaire; il a quelques prétentions sur mon cœur; comme je crois ses vûes légitimes, je ne lui en sçais pas mau-

D

vais

vais gré; mais je le traite de façon à ne le pas guérir si-tôt: cachez-vous dans ce cabinet, d'où vous pourrez tout entendre; & tirer quelque profit de la façon dont je me comporte avec lui.

MELITE.

On ne peut pas mieux imaginer; je vous réponds de ne pas perdre un mot de votre conversation...

LAURE.

Vos justes plaintes m'ont donné de l'humeur contre tout ce qui peut devenir un mari. Il pourra bien d'abord payer pour le vôtre, en attendant que vous soyez assez forte pour le corriger vous-même; le voici. Finette, conduisez Madame.

MELITE.

Je serois pourtant fâchée que vous le chagrinaisiez pour moi.

LAURE.

Laissez-moi faire & profitez; je sçais mieux que vous ce qu'il lui faut,

(Melite & Finette entrent dans le cabinet.)

SCENE

SCENE VI.

LAURE, S. FARD.

LAURE *à sa Toilette, s'ajustant quelques boucles de cheveux.*

Ah! Monsieur, vous voilà; je suis fort aise de vous voir: Eh bien! On ne peut donc pas avoir la clef de votre Loge?

S. FARD.

Je me suis fait un plaisir de vous l'apporter moi-même.

LAURE.

Un plaisir d'apporter une clef! Cela s'appelle mettre du plaisir partout. Mais voilà une belle heure pour aller à un Opera nouveau?

S. FARD *tire sa montre.*

Il n'est que cinq heures & demi, Madame, & vous n'y arrivez jamais avant six heures.

LAURE.

D'accord; mais précisément aujourd'hui je voulois y aller de bonne heure.

D 2

S. FARD.

S. F A R D.

Et c'est pour cela que votre Toilette n'est point encore finie!

L A U R E.

Ce petit ton ironique veut me prouver apparemment que je n'ai pas le sens commun!

S. F A R D.

Quelle idée, charmante Laure! Quelqu'un mieux que moi sçait-il ce qui en est?

L A U R E.

Et pourquoi le sçauriez-vous plus qu'un autre? N'ai-je donc de l'esprit que pour vous, ou vous croyez-vous seul capable d'en juger?

S. F A R D.

Ni l'un ni l'autre, Madame; mais je défie, que personne s'y intéresse plus que moi, & c'est cet intérêt qui me fait distinguer toutes vos bonnes qualités mieux que personne.

L A U R E.

Oh! pour le coup, voilà un compliment qui vous est d'une grande ressource; les hommes sont admirables, ils ne nous ont pas plutôt lancé l'épigramme, qu'avec quelque fauteur ils content tout raccommo-
som-

femmes contentes; oh bien! Monsieur, gardez votre compliment pour une meilleure occasion, & votre loge pour un autre jour.

S. FARD.

Vous n'allez donc point à l'Opera?

LAURE.

Si vraiment, n'y a-t-il que votre loge dans le monde? J'ai celle du Baron qui, plus attentif que vous, me l'a envoyée dès le matin.

S. FARD.

Et vous l'avez acceptée?

LAURE.

Pourquoi non?

S. FARD.

Le Baron est heureux, Madame; si j'avois imaginé que vous eussiez pû douter de mon exactitude, vous auriez eu la clef de la loge dès hier; ainsi celle du Baron...

LAURE.

Soit; tout ce tracas de clefs me rompt la tête, laissons cela.

S. FARD.

Volontiers. Je connois votre sincérité; là, avouez que quand je suis arrivé, vous aviez un petit besoin de gronder dont vous m'avez donné la préférence.

D 3

LAU-

LAURE.

Pourquoi non? C'est une faveur; aimeriez-vous mieux que je l'eusse gardé pour un autre?

(Elle se lève, on ôte la Toilette)

Vous en sentirez mieux le plaisir de m'entendre chanter l'Air que vous m'avez envoyé; les paroles sont simples & modestes, voilà comme je les aime.

S. FARD.

Elles sont comme vous les inspirez à mon cœur; aussi ai-je à vous demander grace pour mon esprit. Vous êtes charmante quand vous voulez.

LAURE.

Cajolerie d'Auteur, parce qu'il a fait les paroles: *Vous êtes charmante quand vous voulez;* mais je crois que je le suis assez souvent.

(Elle chante.)

AIR.

Si nous voulons dans le tendre mystère
Etre bien servis par l'amour,
Près de l'Objet qui sçait nous plaire,
Employons tout pour plaire à notre tour.
Par les talens & par les graces
Annoblissons tous nos desirs;
Non, ce n'est qu'en suivant leurs traces,
Que notre cœur fera de nos plaisirs.

S. FARD.

S. FARD.

Votre voix s'embellit tous les jours.

LAURE.

Jacquier, à ce qu'on dit, plus d'art dans ma façon de chanter, voilà tout: je suis cependant bien loin de celui que vous avez, S. Fard; mais j'y parviendrai peut-être.

S. FARD.

Je prendrais ce discours modeste pour une ironie, si je vous connoissois moins.

LAURE.

Je vous rends justice, vous l'allez voir: chantons ce Duo que vous m'avez donné dernièrement.

S. FARD.

Volontiers.

LAURE, *après s'être promené autour de S. Fard, & avoir préludé gaiment différens Airs, donne à S. Fard sa partie, s'assied sur le Sopha.*

Mettez-vous-là. *(Elle chante.)*

Cher amant,

Lis dans mon ame

Ce que ta flâme

M'inspire en ce moment.

D 4

S. FARD

S. FARD *chante.*

Tendre Aminte,
Plus de contrainte,
Célèbre pour jamais
L'Amour & ses bienfaits.

LAURE.

Que l'ardeur de te plaire
Augmente mes attraits!

S. FARD.

Que mon amour sincère
Embéliſſe mes traits!

(*Ensemble.*)

De cette douce intelligence
Enchantons nos deux cœurs;
Suivons l'Amour & ſa puissance,
Sans abuſer de ſes faveurs.

LAURE.

A propos de faveurs, n'avez-vous jamais
formé le deſſein de vous marier?

S. FARD.

Oh! que ſi, Madame; on n'eſt point par-
venu à mon âge ſans que cette agréable idée
n'ait trouvé ſes momens.

LAURE.

Eh bien, de bonne foi, dites-moi, quel plan
vous faites-vous du mariage?

S. FARD.

S. FARD.

Quel plan, Madame? La question est délicate.

LAURE.

J'ai mes raisons de vous la faire.

S. FARD *à part.*

Sçauroit-elle...

LAURE.

Cette idée agréable, pour me servir de votre expression, est venue me relancer tantôt jusques dans le fort de ma philosophie; je suis bien aise de voir si ce que vous pensez sur cet engagement, se rapporte à ce que j'en pense moi-même.

S. FARD *embarrassé.*

Tout ce que je peux vous dire, c'est que je suis homme à faire comme les autres, à suivre la mode sans trop de réflexion.

LAURE.

Quoi! Vous feriez le serment qui s'exige en pareil cas, avec un dessein bien pris de ne le pas tenir? Allons, S. Fard, vous n'y pensez pas.

S. FARD.

Quand je vous dis cela, Madame, ce n'est pas que je ne sente en moi tout ce qu'il faut pour être le plus honnête mari du monde: mais qu'est-ce que se marier maintenant? C'est s'unir

D 5

par

par raison d'intérêt & de décence avec une femme qui ne peut plus nous échapper; on s'appartient en dépit de tout ce qui peut en arriver; cette certitude dont on abuse de très-bon accord, fait qu'on ne se donne plus la peine de chercher à se plaire; bientôt la froideur s'en mêle, chacun s'arrange de son côté, suit le torrent du monde, & l'on finit par ne s'inquiéter l'un de l'autre, qu'autant que ce monde veut bien vous le permettre, encore à l'extérieur.

LAURE.

Comment! Voilà à quoi vous réduisez tout le bonheur dont cet engagement est susceptible?

S. FARD.

Ah! Je vous demande pardon, Madame; j'oubliois de vous dire qu'on a des enfans: mais seulement ce qu'il en faut pour conserver des biens, que, sans eux, on seroit obligé de rendre.

LAURE.

Vous me parlez-là de gens qui s'unissent sans s'aimer: mais comment traiteriez-vous une femme aimable, dont les graces & les talens seroient faits pour vous intéresser, & qui en seroit son unique plaisir?

S. FARD.

Je l'adorerois, Madame; la mode alors ne pourroit rien sur moi: mais les talens
d'une

d'une femme font-ils long-tems dédiés au mari?

LAURE.

Si elle les néglige à ses yeux, c'est parce qu'il paroît n'en être plus affecté, & que d'autres yeux moins indifférens leur rendent plus de justice.

S. FARD.

Non, Madame; je connois des femmes incapables de manquer à ce que la vertu leur prescrit; j'en ai vû plus d'une paitries de graces & de talens la veille de leur mariage; huit jours après, négliger tout ce qu'elles avoient pour plaire à leur mari; ce mari n'a pas à s'en plaindre, si vous voulez; on ne fait pas plus pour un autre que pour lui: mais on ne cherche pas à lui plaire plus qu'à un autre; enfin cet homme, avec la meilleure disposition du monde à aimer tendrement sa femme toute sa vie, trouve cette même femme si peu attentive sur les soins qu'elle pourroit avoir de lui paroître aimable, que le dégoût s'en mêle malgré lui; & du mari le plus fait pour honorer dans un même objet l'amour & l'hymen, on en fait le mari le plus dissipé & le plus volage.

LAURE.

Comment donc! A la façon vive & animée dont vous détaillez vos raisons, on diroit que
vous

vous seriez dans le cas d'un de ces maris ;
cependant je sçais qu'il n'en est rien.

S. FARD *embarrassé.*

Il ne faut qu'un peu connoître le monde,
pour que l'exemple des autres nous en ap-
prenne autant que notre propre expérience.

LAURE.

Oh! cela n'est pas toujours vrai ; au reste,
je vois avec plaisir que nous sommes du même
avis : ne poussons pas plus loin la dissertation ;
je crains que son sérieux ne vous ennuye, &
j'aime mieux vous envoyer à l'Opera.

S. FARD.

Quelque matiere que l'on traite avec vous,
s'ennuie-t-on jamais ?

LAURE.

C'est que j'ai grand soin de la varier avant
le moment où cela pourroit arriver : j'aime
mes amis pour eux-mêmes ; tranquillisez-vous,
S. Fard, la prétendue loge du Baron est une plai-
fanterie. Je reste chez moi, où vous reviendrez
après l'Opera m'en donner des nouvelles.

S. FARD.

Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut
prendre sur soi de vous laisser seule.

(*Il sort.*)

SCENE

SCENE VII.
LAURE, MELITE, FINETTE.

LAURE *ouvre le cabinet.*

Venez, Madame, on est sorti. Ne vous êtes-vous pas ennuyée dans votre prison?

MELITE.

Non, Madame, votre entretien m'a fait le plus grand plaisir.

LAURE.

Vous avez entendu, dans le plus petit espace de tems que j'ai pû, la façon dont on amuse, dont on intéresse les hommes; passer du caprice à la gaité, de la gaité à la raison, de la raison au sentiment, voilà tout le secret, & c'est à peu près la marche que doit suivre toute femme qui désire de plaire.

MELITE.

J'ai si bien saisi cette leçon, que je n'en veux plus du tout à mon mari; & de bonne foi, je me reproche mon inconstance: j'en conviens, j'étois fort ennuyeuse; j'usurai dès ce soir de votre recette.

FI-

FINETTE à Laure.

Madame est une écolière qui vous fera honneur, car elle a tout écouté avec une attention . . .

LAURE.

J'ai été bien aise de faire causer un peu S. Fard sur ce qu'il pensoit du mariage; son avis n'est point suspect, & il a avoué bonnement qu'il se comporteroit lui-même comme tous les hommes du monde, s'il avoit une femme qui négligeât de lui plaire: c'est pourtant un garçon plein de probité & d'honneur, j'en fais un cas tout particulier.

MELITE.

A la justesse de ses réponses, j'en pense comme vous.

LAURE.

Vous me ravissez, Madame: le bien qu'on entend dire de ce qu'on aime, ajoute à celui qu'on en sçait; comme votre confiance en moi vous rend digne de toute la mienne, je ne vous cacherai point que je compte me l'attacher par des nœuds légitimes; il fera le bonheur d'une femme estimable, qui prendra quelque soin de lui plaire. Mais . . . qu'avez-vous, Madame! J'apperçois sur votre visage une altération qui m'inquiète.

ME-

MELITE.

Ce n'est rien, Madame; c'est un étourdissement passager . . .

FINETTE *la soutenant*.

Madame a été enfermée dans ce cabinet sans presque oser respirer, ni prononcer une parole; cette contrainte est un peu dure pour nous.

MELITE.

Je crois que voilà d'où cela vient . . .

LAURE.

Non, Madame, pardonnez mon indiscretion; moi, je crois que vous ne m'avez ouvert votre cœur qu'à moitié. Vous n'êtes point venue me consulter sans quelques raisons pressantes; vous ne risquez rien de me confier votre secret tout entier, & il y auroit peut-être du danger à me le cacher.

MELITE.

Quoi! Madame, vous soupçonnez . . .

LAURE.

Oui, Madame, le motif de votre visite, ce trouble subit au seul nom de St. Fard, la rélation qu'il y a du tems que je le connois à celui que vous avez à vous plaindre d'un inconstant; tout enfin m'assûre que vous êtes venue reclamer ici le cœur de St. Fard, qu'il est votre mari ou du moins

moins votre amant; il faut bien me dire ce qui en est, si vous ne voulez pas que je l'épouse.

MELITE.

Ah! Madame, vous m'arrachez un secret que j'avois la ferme résolution de ne vous point déclarer; S. Fard auroit raison de m'en vouloir, & ma démarche auprès de vous, toute innocente qu'elle est, lui paroîtroit une hardiesse qui me rendroit odieuse à ses yeux.

LAURÉ.

Ne craignez rien, Madame, je le serois trop moi-même, si j'abusois d'une pareille confiance. Je vous rends S. Fard à quelque titre qu'il vous appartienne; mais, croyez-moi, profitez de mes avis pour le conserver.

FINETTE.

Un autre pourroit bien quelques jours, n'être pas si généreuse.

MELITE.

Vos procédés méritent toute mon estime.

LAURÉ.

Cette récompense est au-dessus du bienfait. Avouez que les femmes s'épargneroient bien des chagrins, si loin de chercher à s'enlever des hommes perfides, comme elles font, elles se confioient de bonne foi les droits particuliers qu'el-

qu'elles peuvent avoir sur eux. La perfidie reprendroit son visage naturel, redeviendrait un vice; & tant de petits Messieurs qui en font métier, n'auroient plus si beau jeu à nos dépens,

MELITE.

Avec cette façon de penser, je dois compter sur votre discrétion, & je vais mettre en œuvre cet art dont vous m'avez si bien fait connoître l'utilité.

LAURE.

Soyez sûre que votre secret est devenu le mien.

MELITE.

Adieu, Madame, quelque chose qui arrive, je n'oublierai jamais toutes les obligations que je vous ai.

(Elle sort reconduite par Laure.)

SCENE VIII.

LAURE, FINETTE,

LAURE.

Ah! Monsieur S. Fard, vous vous faites passer pour garçon, & vous avez une femme charmante que vous négligez; ces perfides maris n'en font pas d'autres.

E

FL.

FINETTE.

Aussi, quand de pareilles trahisons se découvrent, on ne les en punit pas: ma foi, Madame, si j'étois à votre place, j'en ferois un exemple.

LAURE.

Sa femme est trop estimable pour que je la chagrine en rien. Elle désire de le fixer, je souhaite qu'elle réussisse; sans cela...

FINETTE.

J'admire votre générosité; cependant si toutes les femmes de haute vertu prennent exemple sur celle-ci, songez-vous, Madame, que vous allez avoir à vous reprocher la ruine de tant de charmantes & honnêtes personnes qui n'ont établi leur fortune que sur les brouilleries des ménages & l'inconstance des maris.

LAURE.

Va, Finette, de quelqu'agréable façon que leurs femmes s'y prennent, il n'en restera encore que trop de ces maris dont l'inconduite triomphera de mon remède; mais j'attends S. Fard au retour de l'Opera, & sans compromettre un secret que j'ai promis de garder, je lui en dirai assez pour lui faire sentir que je
veux

veux ne le révoir jamais. Tu vois, où en serois-je, si je l'avois aimé? Le traître! Ah! ma pauvre Finette, les femmes tendres & sincères sont à présent bien à plaindre.

FINETTE.

Aussi en voit-on quelquesunes qui ont grand soin de se corriger de ces défauts.

LAURE.

Je les approuve maintenant, & c'est à quoi je vais travailler. Malheur à qui fera assez hardi pour se donner les airs de m'aimer!

Fin du second Acte.



E 2

ACTE

ACTE III.

*Le Théâtre représente le Sallon de Melite,
tel qu'au premier Acte, sans Fauteuils.*

SCENE I.

MELITE, MARTON.

MELITE *galamment habillée.*

Me trouves-tu bien, Marton?

MARTON.

Vraiment, Madame, il est impossible d'être mieux; vous nous y avez fait mettre tant de soins, que l'élégance de votre ajustement peut servir de modèle à nos beautés les plus difficiles. Dites-moi donc enfin si vous allez cette nuit au bal, ou à quel agréable soupé vous prétendez anéantir tout ce qui osera vous disputer la pomme?

MELITE.

Marton, je ne vais point au bal, je ne soupe point en ville, je reste ici.

MAR-

MARTON.

Vous restez ici? Je n'y comprends rien.

MELITE.

Tu feras bientôt au fait quand je te dirai que cette parure est le fruit des leçons de Laure. Une femme qui veut être aimée de son mari, Marton, doit chercher à lui plaire, & l'ajustement est un des moyens...

MARTON.

Quoi! Madame, tout cet étalage n'est que pour votre mari, à qui vous n'aurez seulement pas la satisfaction de le montrer? car ne vous flattez pas que S. Fard revienne d'assez bonne heure pour que vous puissiez le voir d'aujourd'hui; cela lui arrive si rarement...

MELITE.

Il est vrai; cependant j'ai un pressentiment qu'il reviendra, Marton. Cette idée me fait plaisir, & je m'y livre, comme tu vois, de façon à le recevoir avec tout l'agrément & toute la gayeté dont je suis capable.

MARTON.

Oh! pour le coup, voilà un mari attendu comme on n'en attend point.

E 3

ME-

MELITE.

Ce n'est pas tout, Marton, au hasard que S. Fard revienne ce soir, aide-moi à inventer quelque amusement qui puisse l'intéresser & le surprendre.

MARTON.

Pour ce soir?

MELITE.

Oui, pour ce soir, pour l'instant même s'il le faut.

MARTON.

Que voulez-vous que j'imagine en si peu de tems? Ma foi, Madame, chantez, dansez autour de lui.

MELITE.

Quoi! Seule j'aurai l'air d'une folle.

MARTON.

D'accord: tout ce que je peux faire pour votre service, c'est de partager cette folie avec vous.

MELITE.

Cela ne réussira pas, mon enfant, & je manquerai mon début.

MARTON.

Voilà pourtant tout ce qui se présente à mon imagination; aussi votre dessein est si extraordinaire-

dinaire!... Mais... attendez... Justement...
Madame, j'ai votre affaire.

MELITE.

Comment?

MARTON.

Monfieur le Chevalier qui prétend, comme
vous fçavez, vous confoler de vos chagrins,
doit ce foir vous donner un divertiffement; je
fuis dans le fecret, il a fait afsembler ici *incognito*
des danfeurs & des danfeufes dont il veut vous
régaler: employons-les pour en amufer S. Fard.

MELITE.

Fort bien! Cela vient on ne peut pas mieux.

MARTON.

Vous ferez la premiere femme qui aura fait
servir à l'amufement de fon mari une fête
préparée par fon amant; mais cette fingularité
en rendra le tour plus plaifant.

MELITE.

Et fi le Chevalier revient pendant le diver-
tiffement?

MARTON.

Ne craignez rien, il eft trop fin pour dire à
S. Fard qu'il eft l'auteur de cette galanterie, &
vous pourrez vous l'attribuer toute feule.

MELITE *gayement.*

Tu a raison, Marton; & comme la danse est le talent que j'ai le plus cultivé, c'est aussi celui à qui je dois me fier le plus pour remplir mon projet. La légèreté de cet habillement s'accorde même avec ton idée. J'entens quelqu'un; ne perdons point de tems: allons trouver tout ce monde-là, & le mettre en état de bien servir mon entreprise.

MARTON *va & revient.*

Madame, votre pressentiment n'est point déplacé; je crois que c'est S. Fard lui-même.

MELITE.

Sortons vite, qu'il ne nous rencontre point.

SCENE II.

S. FARD, FRONTIN.

FRONTIN.

Quoi! Monsieur, vous revenez souper ici?

S. FARD.

Il y a apparence, comme tu vois.

FRON-

FRONTIN.

Ma foi, tant mieux; vous devriez bien faire ce cadeau-là plus souvent à la tendre Melite.

S. FARD.

C'est aussi à quoi je pense, Frontin; je me reproche de la laisser seule tous les jours.

FRONTIN.

Ah! Vous vous le reprochez; je gage que vous avez eu quelque tracasserie avec Laure, car voilà comme cela arrive.

S. FARD.

Tu l'as deviné, j'ai passé chez elle au retour de l'Opera, comme je lui avois promis: je ne sçais à qui elle en avoit; mais je l'ai trouvée d'une humeur si extraordinaire, que je n'ai pû y tenir; je ne crois pas que j'y retourne si-tôt.

FRONTIN.

Quel conte! Dès demain.

S. FARD.

Non, Frontin, tu le verras.

FRONTIN.

Je le souhaite.

E 5

S. FARD.

S. FARD.

Et pourquoi désires-tu cela?

FRONTIN.

Ah! Chacun a ses petites raisons; j'aime Marton, Monsieur, & je n'aime point Finette. Marton m'a promis de m'épouser si vous revenez à Melite: ainsi ...

S. FARD.

Eh bien, mon enfant, espere.

FRONTIN.

Que j'espere! Le bon maître! Je l'ai toujours dit, vous êtes fait pour être le meilleur mari du monde. Mais vous avez donc eu une furieuse querelle avec Laure, pour rompre d'une façon si sérieuse & si prompte.

S. FARD.

Non, elle s'est déchaînée à propos de rien, contre tous les hommes en général, sans m'en excepter: cela m'a piqué, j'ai voulu répondre, l'aigreur s'en est mêlée de son côté, & j'ai fini par lui faire ma révérence.

FRONTIN.

Ah! mon cher maître! Puisque vous en êtes-là, tenez bon; elle est si impérieuse, qu'entre nous, vous étiez un peu subjugué.

S. FARD.

S. FARD.

Subjugué! Qui? moi? Jet'assûre que non; sa tournure d'esprit, ses talens m'amusoient, voilà tout: mais elle devient maussade, ennuyeuse, je la plante-là; & ennui pour ennui, j'aime mieux encore en courir les risques avec ma femme qu'avec une autre.

FRONTIN.

Vraiment, elle est en droit de vous demander la préférence.

S. FARD.

Il y a plus; je t'assûre de bontie foi que sans la tristesse & la solitude où s'est abandonnée Melite, je ne me serois jamais avisé de me livrer à ce genre de dissipation, aux dépens de ce que je dois à une femme que j'aime & que j'estime foncièrement.

FRONTIN.

Vous le dites: mais, Monsieur, ce n'est pas assez; & si vous lui en donniez plus souvent des preuves, soyez sûr qu'elle auroit toute la gayeté que vous lui désirez; sa tristesse ne vient que de votre peu d'attention pour elle.

S. FARD.

Non, Frontin, Melite est naturellement sérieuse; de quelque façon que je m'y prenne,
jamais

jamais je n'en ferai une femme amusante; d'ailleurs, elle auroit tout ce qu'il faut pour l'être, elle le voudroit même, que l'usage l'en empêcheroit. Une femme travailler de bonne foi à paroître agréable à son mari! Fi donc, cela seroit maintenant contre les bonnes mœurs.

SCENE III.

MELITE, S. FARD, FRONTIN.

S. FARD.

Mais quelle est cette charmante personne!...
Me trompé-je?... C'est Melite elle-même!... Quelle parure!

FRONTIN à *S. Fard*.

Ah! Monsieur, quelque chose que vous en pensiez; regardez-la, avouez qu'il n'y a point de maîtresse...

S. FARD à *Frontin*.

Tais-toi.

FRONTIN.

S'il faut se taire ici, j'aime mieux aller babiller là-dedans avec Marton.

(*Il sort.*)

SCENE

SCENE IV.

MELITE, S. FARD.

MELITE *gayement.*

Quoi! C'est vous, S. Fard? Ai-je le bonheur de vous avoir ce soir?

S. FARD.

Madame, j'en conviendrai, je revenois vous tenir compagnie; mais à l'élégance de cet ajustement, je prévois que vous avez quelqu'autre dessein. Vous n'êtes point ainsi parée pour garder votre maison: que je ne dérange point vos projets.

MELITE.

Vous ne dérangez rien; je n'ai eu d'autre dessein dans cette parure extraordinaire, que de m'amuser moi-même, & de fortir d'un négligé qui m'attriste depuis long-tems.

S. FARD.

Non, Melite, votre attention pour moi veut me cacher ce qui en est; elle vous inspire de me faire un sacrifice de quelques parties agréables que vous avez liées pour ce soir, je vous en remercie: mais trouvez bon que je ne
Pac-

l'accepte pas. Nous ne sommes point sur le ton de nous gêner, vous le sçavez; ainsi faites, je vous prie, comme si je n'étois point revenu: je vais passer dans mon cabinet où j'ai quelques lettres à écrire qui rempliront le reste de ma soirée.

(Il veut sortir.)

MELITE.

Arrêtez, S. Fard, encore une fois, je ne vous fais aucun sacrifice en restant ce soir avec vous; quand vous ne seriez point venu, je ne serois point sortie.

S. FARD.

Vous attendez donc du monde, Madame?

MELITE.

Non, je n'attens personne; vous serez toute ma compagnie, & je n'en désirerai point d'autre.

S. FARD.

Vous me surprenez, Melite. Sans chercher à critiquer vos actions, vous m'avouerez que votre ajustement n'est pas trop l'uniforme d'un tête-à-tête conjugal.

MELITE.

Cela est vrai; mais j'en prétens amener la mode; toute réflexion faite, je crois qu'il n'y a rien

rien à négliger quand on veut que le sentiment triomphe de l'habitude.

S. F A R D.

Il faut donc absolument croire que cette parure est uniquement pour moi; je suis bien loin de soupçonner rien dans son projet qui ne soit digne de vous, j'estime trop Melite pour cela: mais un mari est si peu fait à ces sortes de galanteries, que, malgré la bonne opinion qu'il a de sa femme, elle doit lui pardonner en pareil cas un peu d'incrédulité.

M E L I T E.

Quoique cette incrédulité ne soit point de nature à m'offenser, j'aurai pourtant un vrai plaisir à la détruire; & si je joins à cet ajustement qui vous semble si peu fait pour vous, un petit divertissement dont notre union fait tout le sujet, j'espère qu'à la fin vous me rendrez justice: j'y veux paroître avec un certain désir de plaire que le motif qui me l'inspire rendra excusable, & le talent de la danse, que j'ai un peu négligé, pourra peut-être encore me placer avec quelqu'avantage.

(Elle appelle Marton.)

MARTON répond derrière le Théâtre.

Allons, Madame.

Le

Le Ballet commence composé entr' autres choses de deux jeunes Danseurs, dont l'un représente l'Amour & l'autre l'Hymen, qui troquent de flambeaux dans un pas de deux, & qui dans un pas de trois avec Melite, la présentent à S. Fard, Melite à son tour les enchaîne avec une guirlande de fleurs, & les présente aussi à S. Fard.

(Suspension du Ballet.)

MELITE à S. Fard.

Eh bien, je n'ai pas tout oublié, comme vous voyez.

S. FARD.

Que de graces! Que de talens! Je ne reviens point de ma surprise: mais dites-moi, je vous prie, à quoi puis-je attribuer un changement si satisfaisant & si flatteur?

MELITE.

Aux conseils d'une personne très-sensée.

S. FARD.

Ah! Melite, que nous allons lui avoir d'obligations! Oui le sentiment qui vous anime a passé dans mon cœur, je n'ai plus d'autre désir que de me rendre digne du vôtre.

(II

(*Il chante à Melite.*)

Que l'Amour a de charmes,
 Quand la vertu dirige ses desirs!
 Que l'Hymen offre de plaisirs
 Quand l'Amour lui prête ses armes!
 Vous unissez ces Dieux par de si douces chaînes,
 Qu'il ne se quitteront jamais.
 Vous n'aurez éprouvé leurs peines,
 Que pour mieux sentir leurs bienfaits.

MELITE.

Vous ne voulez me rien devoir malgré
 l'envie que j'en ai.

(*Le Ballet recommence un instant.*)

SCENE V.

LE CHEVALIER, MELITE,
 S. FARD, MARTON.

LE CHEVALIER *aux Danseurs, sans
 voir Melite ni S. Fard.*

Eh, Messieurs, vous êtes bien pressés.
 (*à Marton.*) Qui leur a dit de com-
 mencer sans mon ordre?

MARTON.

Bon, Monsieur, ces Estres là font d'une
 maladresse...

(*Le Ballet s'interrompt.*)

F

LE

LE CHEVALIER *à part.*

Mais, que vois-je, S. Fard, Melite?

S. FARD.

Viens, Chevalier, tu arrives à propos, viens
jouir de la plus jolie fête que jamais l'Amour
ait imaginé pour l'Hymen.

LE CHEVALIER *embarrassé.*

Volontiers. (*à part*) Qu'est-ce que tout
ceci veut dire? (*à S. Fard.*) Qui diable t'at-
tendoit ici à l'heure qu'il est, ces maris font
tout de travers.

S. FARD.

Paix, regarde, & tu sçauras tout après.

*Le Ballet continue & il arrive un Danseur
qui habillé comme le Chevalier, le représente;
il poursuit Melite, & est toujours empêché
de l'approcher par l'Amour & par l'Hy-
men, qui la ramènent toujours devant Saint
Fard. Le Chevalier Danseur poursuit l'A-
mour, pendant que l'Hymen reste auprès
de S. Fard & de Melite. L'Amour fatigué
de cette poursuite, pour lui prouver qu'il ne
veut point le servir, renverse & éteint son
flambeau, qu'il va ensuite rallumer à celui
de l'Hymen, en restant avec lui auprès de
Melite & de S. Fard; le Chevalier Danseur
se retire avec un air de dépit.*

LE

LE CHEVALIER *à part.*

Il est aisé de voir que l'on me joue.

(*Les Danseurs sortent tous, & Melite reste.*)

S. FARD *au Chevalier.*

Oh ça! Veux-tu que je t'explique maintenant...

LE CHEVALIER.

Non, mon cher, ne t'en donne pas la peine, j'entens le fin de ce Ballet-là; on ne peut pas mieux, il est caractérisé.

MELITE.

J'en suis charmée, Monsieur; je n'ai pas eu, comme vous voyez, beaucoup de choses à changer dans le dessein que vous en aviez donné: vous y aviez mis l'Amour en querelle avec l'Hymen, je n'ai fait que les raccommoder ensemble.

LE CHEVALIER.

Qui? moi, Madame? (*bas à Melite.*) Y pensez-vous, Melite?

MELITE.

Oui, vraiment, il est bon que S. Fard sçache que c'est à vous à qui il a l'obligation d'une exécution si prompte. (*à S. Fard.*) Monsieur avoit fait assembler chez moi tous les gens que vous venez de voir, sans que j'en

çûs rien; son intention étoit de me distraire de mes chagrins: il a réussi on ne peut pas mieux, & je l'en remercie.

(Elle le salue.)

MARTON *au Chevalier.*

Vous êtes le premier homme du monde pour ménager à une femme les moyens les plus galans d'amuser son mari.

LE CHEVALIER *à Marton.*

Vous m'avez donc trahi!

S. FARD.

Il faut que je te remercie aussi, Chevalier.

(Il le salue.)

LE CHEVALIER.

Par amitié pour toi, S. Fard, il est vrai, je cherchois à dissiper Melite de l'ennui où tu la laisses depuis long-tems. Je te croyois chez Laure, je te trouve ici; est-ce ma faute? Et s'attend-on à cela? En vérité, avec toi on ne sçait jamais où on en est.

S. FARD.

Vous pouvez avoir raison pour le passé; j'étois assez ingrat pour ne point rendre justice aux vertus & aux charmes de Melite: mais à l'avenir, Chevalier, c'est moi qui me charge de ses amusemens.

FRON-

FRONTIN à *S. Fard.*

Monfieur, je crois comme vous maintenant,
que j'épouferai Marron.

LE CHEVALIER.

J'entrevois, à tout cet étalage de fentimens,
que vous voilà repris de belle paffion l'un pour
l'autre. Ma foi, je ne m'y attendois pas, il n'y a
qu'à moi à qui ces chofes-là arrivent; mais
parbleu, j'en vais faire de bonnes plaifanteries
avec Laure.

(*Il fort.*)

S. FARD.

Tant qu'il vous plaira, je vous la cède.

(*S. Fard parle bas à Melite.*)

SCENE VI. & dernière.

S. FARD, MELITE, MARTON,
FRONTIN.

FRONTIN.

Le voilà parti? Tant mieux; je n'aime point
tous ces petits Meffieurs-là, ils font enra-
ger plus de maris qu'ils ne rendent de femmes
heureufes.

S. FARD.

S. FARD à *Melite*.

Oui, oubliez tous mes torts, ma chere Melite, & foyez sûre que vous retrouvez dans un mari, honteux de sa conduite passée, l'amant le plus tendre & le plus fidèle.

FRONTIN à *Marton*.

Entens-tu? Voilà du positif. Voyons, es-tu fille de parole? Et ta main...

MARTON.

Tu n'as pas l'honneur de ce raccommodement; mais n'importe: la tendresse de ces deux époux m'encourage. Tiens, la voilà.

MELITE à *S. Fard*.

Quoi! Mon projet a donc réussi? Ah! S. Fard, je l'ai appris pour n'y manquer jamais, la vertu se fait respecter; mais le désir de plaire est le seul garant du plaisir d'être toujours aimé.

(*S. Fard lui baise la main.*)

Fin du troisième & dernier Acte.



LA ROYAL SOCIETY

OF LONDON

PROCEEDINGS OF THE SOCIETY

FOR IMPROVING KNOWLEDGE AMONG MEN

AND THE ARTS

AND THE MANNERS OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

IN THE YEAR 1700

AND THE MANNERS OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

IN THE YEAR 1700

AND THE MANNERS OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

IN THE YEAR 1700

1700
1701
1702
1703
1704
1705
1706
1707
1708
1709
1710
1711
1712
1713
1714
1715
1716
1717
1718
1719
1720



108946

A2: 108946

S

X2599385

De 4232

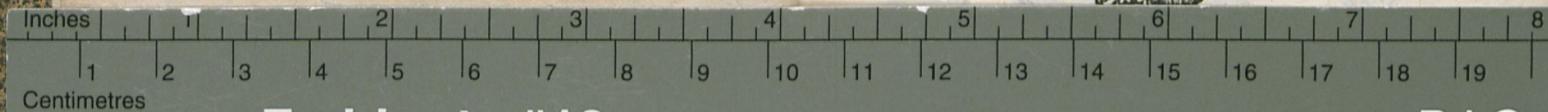


B. Mark.
Moissy.
*(Alexandre - Guillaume
Moustier de)*

LA NOUVELLE
B. Mark. ECOLE
DES FEMMES,

COMEDIE,
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR *Alexandre G. de*
Mr. DE MOISSY.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

